



CERCLE D'ETUDES HISTORIQUES SUR

LA QUESTION LOUIS XVII

Association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901.

Adresse Postale : Édouard Desjeux 16, rue Jouffroy d'Abbans, 75017 Paris

Site internet : <http://louisxvii.chez.com>

**Compte-rendu de la Réunion
tenue le samedi 15 octobre 2011
au Restaurant "Le Louis XVII"
40, boulevard Malesherbes, à Paris 8^{ème}**

Étaient présents :

M ^{me} de La Chapelle	Présidente
M. Gautier	Vice-président
M ^{me} Pierrard	Trésorière
M. Desjeux	Secrétaire Général
M. Mésognon	Secrétaire Général adjoint

et

M^{mes} Demsar, Feuillet, Hamann, Huignard, Julie, Lescaroux,
M^{lle} de Confevron,
MM. Feuillet, Huwaert, Majewski.

Excusé :

M. Chomette.

Après le déjeuner habituel, la Présidente ouvre la séance :

1. ACTUALITÉS

par Laure de La Chapelle

• Dans un récent article du Figaro on reparle de la gourde ayant contenu un mouchoir imbibé du sang de Louis XVI. On évoque la possibilité de pratiquer une analyse ADN d'après les résultats obtenus avec le « cœur de Louis XVII »

• La Présidente est ravie de vous accueillir après des vacances parfois mouvementées ou fatigantes et en tout cas, souvent pluvieuses ! Louis XVII vous fera oublier les soucis de la rentrée avec ceux de l'histoire, plus légers à supporter. .. L'actualité la plus intéressante est sans conteste l'apparition en ligne d'un portrait inconnu de la citoyenne Simon, vendu sur Ebay le 29 septembre. Le texte de présentation souligne que :

« Cet émouvant témoignage historique a été peint vers 1793/94 ; c'est un beau sujet pour rechercher le peintre de ce tableau. Il s'agit d'une huile sur toile réentoilée sur son châssis ancien. La peinture est en très bon état de conservation. Le cadre est d'origine, d'époque Louis XVI (sic) fin XVIII^{ème}. » Dimensions 47x57, 5 cm hors cadre.

Il a été vendu aux enchères 1010 euros. L'inscription peinte en bleu derrière la toile précise *Louis XVII avec Marie Jeanne Simon, ma tante Peint en l'an lit par Jaque...* (fin du mot effacée). Cette inscription naïvement tracée paraît parfaitement authentique.

Le prix relativement raisonnable est sans doute dû à une difficulté d'interprétation dans le costume de la citoyenne Simon. Elle est en effet pourvue d'une importante coiffe à revers, ornée de fines dentelles et d'un noeud de ruban, qui paraît assez peu convenir au personnage.

Erreur psychologique. .. Mais qui pouvait penser que pour un portrait fait par son neveu, la gardienne de l'enfant royal avait fait des élégances, s'était acheté un grand chapeau - à la mode anglaise - avait frisé ses cheveux au petit fer et mis son plus beau fichu ? Louis XVII également avait été vêtu d'une élégante chemise à col de dentelle. La « gouvernante » du Dauphin prenait visiblement son rôle très au sérieux. Et les deux personnages ont visiblement l'air enchanté !

Ce qui met à mal bien des hypothèses sur la maltraitance du petit prince (encore très puéril sur cette toile). Les Simon étaient sûrement de braves gens: et à part l'alcoolisme du savetier qui dut donner quelques coups de torchon à son élève, le petit roi a l'air assez heureux avec le ménage. Mais il fallait bien n'est ce pas ? expliquer à l'avance la déchéance et la mort au Temple de l'enfant dont Moriès nous a laissé un portrait saisissant.

• Relance de la piste argentine : un livre de Jacques Soppelsa

<http://geopol-soppelsa.over-blog.com/article-louis-xvii-la-piste-argentine-73941716.html>

- « L'ombre d'un doute - Enquêtes sur les énigmes de l'Histoire » émission bimensuelle de Franck Ferrand sur France 3 vers 23h.
- Décès de Georges Albert Salvan le 16 août 2011. Il a été l'initiateur du don d'un cœur « dit de Louis XVII » à la basilique de Saint Denis en 1975.

2. PROMENADE DÉCOUVERTE PAR LE CERCLE DE L'ABBAYE SAINT LOUIS DU TEMPLE LE SAMEDI 21 MAI 2011

par Jocelyne Pierrard

Ce samedi là est une merveilleuse journée ensoleillée. Nous avons rendez-vous au restaurant Louis XVII boulevard Malesherbes, à 11 heures, le temps de commander un café avant de s'installer dans le car qui, déjà, nous attend.

Direction Saclay, le Novotel de Saclay. Monsieur Desjeux a sélectionné cette adresse pour le déjeuner et ce choix est excellent, autant pour l'accueil, que pour le cadre ainsi que la gastronomie. Nous nous souviendrons longtemps d'un moment convivial passé au bord d'une piscine toute bleue entourée de parasols dorés.

Ensuite, en route pour Limon. L'abbaye surgit au loin, tapie dans cette « vallée du vent » d'où vient ce nom de « Vauhallan ».



L'abbaye est un vaste ensemble carré, comportant au centre, un cloître autour duquel s'ordonnent porterie, parloirs, selleries, laverie, réfectoire, salle de communauté, salle de chapitre et chapelle. Les cellules des religieuses sont situées dans les étages, ainsi qu'une bibliothèque.

La meulière et les tuiles rouges contrastent avec le crépi uni et la toiture

en ardoises de l'ancien château du XIX^{ème} siècle qui accueille en hôtellerie des personnes âgées en séjours temporaires ou en retraite.

L'abbaye comporte également d'autres dépendances, comme, par exemple, celle où est installé un atelier de reliure artisanale.

1. Histoire de Saint Louis du Temple

L'histoire de Saint Louis du Temple est présentée sous forme de panneaux illustrés, dans un couloir précédant le Musée, ainsi que dans une petite brochure vendue à la boutique de l'abbaye.

En voici un résumé :

La princesse Louise Adélaïde de Bourbon Condé est née à Paris en 1757. Elle est la fille de Louis Joseph de Bourbon Condé et de Charlotte Godefried Élisabeth de Rohan Soubise. Louise est nommée abbesse de Remiremont par le Roi Louis XVI en 1786, mais trois ans plus tard, après la prise de la Bastille, elle suit son père en exil.

En 1802, la princesse prononce ses vœux perpétuels et choisit le nom de Sœur Marie-Josèphe de la Miséricorde. Elle est alors à Varsovie d'où elle apprend la mort de son neveu le duc d'Enghien. Elle revient en France avec Louis XVIII, en 1814. Pour compenser la perte des diamants de sa famille, le Roi lui offre l'ancien palais du Grand Prieur de l'Ordre de Malte, au Temple, dont la tour a été démolie. C'est là que sera fondé le monastère du Temple, au mois de décembre 1816.

La première pierre de la chapelle est posée seulement au mois de mai 1821, soit trois ans avant la disparition de la fondatrice du monastère le 10 mars 1824.

Dès 1830, Le monastère ne va plus connaître la tranquillité : L'état revendique la propriété du Temple pour y installer la Bibliothèque Royale.

La communauté religieuse tente de prouver ses droits et obtient, en 1841, une autorisation légale d'existence, en tant que communauté enseignante du fait de la présence d'un pensionnat.

En 1846, la communauté gagne un procès contre l'administration du Roi Louis Philippe qui contestait la validité des ordonnances de Louis XVIII, en faveur de la princesse de Condé.

Cependant, après la révolution de 1848, le nouveau gouvernement révoque les dites ordonnances et le maire de Paris ordonne aux religieuses de partir dans les quinze jours, à compter du 28 mars. C'est bien court, n'est ce pas !

Une maison est trouvée au 22 de la rue Chateaubriand, avec un bail de trois ans et les religieuses quittent le Temple le 12 avril 1848 au matin. Elles n'ont pu emporter que deux cloches sur quatre. Le corps de la princesse de Condé est transféré, provisoirement, chez les moniales, rue Tournefort.

La prieure de la communauté acquiert en 1851, l'Hôtel Montesquiou, au 20 de la rue Monsieur à Paris. Une nouvelle église est édiflée à l'aide d'une indemnité financière versée par l'état, tandis que le Temple est démoli, à partir de 1853.

Depuis 1901, les Bénédictines de Saint Louis du Temple ne connaissent plus la sécurité d'une adresse définitive, même d'ailleurs encore actuellement. La loi du 1^{er} juillet 1901 sur les associations provoque l'exil ou la dissolution de certaines communautés religieuses non reconnues légalement.

La prieure des Bénédictines, non seulement s'inquiète de devoir chercher un refuge éventuel en Espagne, mais elle doit aussi faire face à d'importantes difficultés financières.

La situation s'aggrave encore plus avec la loi de séparation de l'église et de l'état qui, entre autre, supprime les congrégations enseignantes. Il faut, à nouveau, se préparer à partir : Les cloches sont descendues, la grille de fer de l'église est démontée, ainsi que l'orgue et les stalles.

Mais avant de quitter la rue Monsieur, les religieuses se battent sur le plan juridique : Un recours est déposé devant

le Conseil d'État.

Les années passent.

Le duc de Chartres revendique l'héritage de la princesse de Condé afin de le remettre aux Bénédictines. C'est alors que les héritiers du côté maternel se manifestent et réclament, eux aussi, une part de l'héritage.

Nous voilà en 1923. La Cour de Cassation décide de partager cet héritage entre tous les descendants, du côté paternel comme du côté maternel. C'est alors qu'un généalogiste intervient et découvre des héritiers d'un degré plus proche que celui des enfants du duc de Chartres (9^{ème} degré). Le tribunal de la Seine se prononce en leur faveur en 1931.

Finalement, l'Hôtel Montesquiou de la rue Monsieur sera vendu en 1938, soit vingt quatre ans après l'ordre d'expulsion !

Entre temps, dès 1931, une propriété avait été acquise dans le hameau de Limon, à Vauhallan, près de la Vallée de Chevreuse. Mais les religieuses qui ne disposent pas de l'argent nécessaire pour y construire leur nouveau monastère, doivent s'installer, provisoirement, à Meudon. Boiseries, stalles, plinthes, cloches, orgue et autres matériaux récupérés sont expédiés pour partie à Vauhallan, pour partie à Meudon.

La guerre de 1940 complique encore la situation. Les troupes d'occupation réquisitionnent Limon et détériorent les bâtiments avant de les quitter. A partir de 1944, les plans du futur monastère sont étudiés. La ferme incendiée par les Allemands est reconstruite en 1946.

Les religieuses obtiennent des aides financières, elles vendent les produits de leurs ateliers (ornements liturgiques, imprimerie...), elles participent à tous les travaux de construction, comme en témoignent les photos de l'époque, elles se font manœuvres, peintres, couvreurs, électriciens. .. Des bénévoles viennent en renfort. Elles récupèrent d'autres matériaux de démolition provenant de leur ancien monastère, comme par exemple, les dalles de marbre du sanctuaire, les tuiles du cloître, les bénitiers. .. Ce qui introduit une sorte de continuité dans une histoire marquée par une succession de ruptures.

Le 1^{er} décembre 1951, les sœurs quittent, enfin, Meudon pour Vauhallan, tandis que se poursuivent les travaux de construction et d'aménagement.

1953 : L'église est bénie. Les restes de la princesse de Condé sont déposés dans la crypte. L'orgue, provenant du Temple, démonté et remonté tant de fois, est restauré et installé en 1956.

Une religieuse, Mère Geneviève Gallois a dessiné et réalisé elle-même les vitraux. Cette religieuse, née en 1888, entrée au monastère Saint Louis du Temple en 1917, fut élève aux Beaux-arts de Paris. Caricaturiste, peintre, graveur et verrier. Une partie de ses œuvres est exposée dans une salle de l'abbaye. Son style est très particulier : Haut en couleurs ou au contraire allant simplement à l'essentiel à grands traits sombres. Humour un peu grinçant ou pureté mystique. Mère Gallois se déplace d'un extrême à l'autre, avec talent. Elle est décédée en 1962, dix jours après la pose de son dernier vitrail à l'abbaye de Vauhallan.

2. Découverte du métier de relieur

La reliure fait partie des activités « commerciales » de l'abbaye. Il est donc possible de passer commande pour relier des revues ou des livres, ou bien pour restaurer des ouvrages anciens

Nous avons visité cet atelier sous la direction de Sœur Claire-Élisabeth qui nous a expliqué et démontré toutes les étapes de son travail. Cette visite, pourtant très technique, nous a enchantés et surpris du fait de la complexité et de la minutie exigées pour un résultat parfait.

Voilà un très beau métier au service des amateurs de belles bibliothèques. (<http://www.aulivreinacheve.com/>)

3. Le Musée

Le Musée s'organise autour de la sépulture en marbre blanc de Louise Adélaïde de Bourbon Condé.

Un Musée émouvant, exceptionnel, riche en souvenirs, tableaux, gravures, livres, objets, médailles, bustes, maquettes. .. confiés aux religieuses de Saint Louis du Temple par des « amis », comme les désigne notre guide de ce jour.

Deux grands tableaux captivent en premier notre attention.

Louis XVI écrivant son testament :

Ce tableau de Battaglini, exposé au Salon de 1819 a été acheté par la duchesse d'Angoulême et offert au couvent Saint Louis du Temple. Il est à rapprocher de celui de Pierre-Henri Danloux (1753-1809), qui appartient au Château de Versailles. Ces deux tableaux représentent le Roi Louis XVI. Il vient de rédiger son admirable testament, dans la nuit de Noël 1792.

Depuis longtemps, il a compris que la Révolution Royale, SA révolution - pas l'autre ! - ne pouvait aboutir. Pourtant il a lutté longtemps, jusqu'à ce calamiteux manifeste de Brunswick. Alors, il a appelé le père Hébert :

« Venez me voir aujourd'hui, j'ai fini avec les hommes, je n'ai plus besoin que du ciel. »

Marie-Antoinette à la Conciergerie :

Le deuxième tableau, présenté en symétrie du précédent, est également de Battaglini (salon de 1822), également acheté et offert par la duchesse d'Angoulême.

Il évoque la Reine à la Conciergerie, vraisemblablement au petit matin du 16 octobre 1793. Elle tient à la main son ultime lettre à Madame Élisabeth

« C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois... ».



Certains contestent l'authenticité de cette lettre.

Quoiqu'il en soit, la Reine, dans le malheur, se sublime enfin, à sa manière, différente de celle du Roi.

Les tapisseries :

Une grande tapisserie est présentée comme « exécutée par la famille royale à la prison du Temple. »

Madame Royale explique, dans ses Mémoires que tandis que le Roi « avait trouvé une bibliothèque qui l'occupait », sa mère faisait de la tapisserie.

Lorsque la Reine fut transférée à la Conciergerie, elle fit demander que lui soit envoyé « quelque chose qui lui était utile, et entre autres son tricot, parce qu'elle avait entrepris de faire une paire de bas » pour son fils. « *Nous le lui envoyâmes, poursuit Madame Royale, ainsi que tout ce que nous trouvâmes de soie et de laine, car nous savions combien elle aimait à s'occuper : elle avait toujours eu autrefois l'habitude de travailler sans cesse. ... Aussi avait-elle fait une énorme quantité de meubles, et même un tapis et une infinité de gros tricots de laine de toutes les espèces* ».

Plus loin encore : « *Les municipaux vinrent nous demander du linge pour ma mère. ... On nous ôta les morceaux de tapisserie qu'elle avait faits, et ceux auxquels nous travaillions, sous prétexte qu'il pouvait y avoir dans ces ouvrages des caractères mystérieux et une manière particulière d'écrire.* »

Le Musée possède deux tapisseries réalisées par la Reine, dont un dessus de fauteuil. Une autre tapisserie est accompagnée du commentaire suivant :

« Cette tapisserie, faite par Madame la Duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, a été donnée par M^{lle} Henrion à son ancienne élève la Princesse de Loewenstein née Princesse de Liechtenstein, dont la fille, la Duchesse de Bragance en a hérité et la destine à un couvent en France ».



Une maquette du Temple :

Cette maquette a été présentée en 1987 lors de la très belle exposition sur Louis XVII, à la mairie du 5^{ème} arrondissement de Paris, ainsi qu'à l'exposition Marie-Antoinette au Grand Palais, en 2008. Son auteur est anonyme et sa provenance inconnue. Elle est composée de bois et de carton, de couleur grise et marron. Elle mesure 64 cm de haut sur 22 de profondeur. Elle date, vraisemblablement du début du XIX^{ème} siècle.

Souvenirs de Madame Élisabeth :

Ravissant buste de la Princesse disposé à côté de la prière qu'elle composa au Temple. Cette prière n'a d'ailleurs pas exactement été « composée » par Madame Élisabeth qui, en fait, l'a adaptée aux circonstances. Elle la récitait souvent lors de sa captivité.

« *Que m'arrivera t-il aujourd'hui, ô mon Dieu. Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que Vous n'avez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éternité. Cela me suffit. J'adore vos desseins éternels et impénétrables, je m'y sou mets de tout mon cœur pour l'amour de Vous. Je veux tout, j'accepte tout, je Vous fais le sacrifice de tout et j'unis ce sacrifice à celui de mon Divin Sauveur. Je Vous demande en son nom et par ses mérites infinis, la patience dans mes peines et la parfaite soumission qui Vous est due pour tout ce que Vous voulez et permettez.* »

Vauhallan possède un bénitier ayant appartenu à Madame Élisabeth au Temple et également un psautier.

Un précieux livre :

De la toile de Jouy et des pièces provenant d'une robe de chambre de Marie-Antoinette ont été utilisées pour la fabrication de la couverture de ce livre.

Une brosse :

Elle provient de la prison du Temple. La famille royale s'en est servie.

Le pichet en grès de Louis XVII :

Ce pichet utilisé par l'enfant-Roi au Temple est reproduit page 36, dans la revue Historama spécial N°25 « L'énigme Louis XVII » que dirigeait Monsieur Gérard Guicheteau. Il en est, d'ailleurs, de même pour la maquette du Temple. Cet humble et émouvant objet de la vie quotidienne nous ramène à une réalité trop souvent oubliée. Louis XVII n'est pas seulement un mythe, il est avant tout, un enfant, un petit garçon fragile, victime d'une violence sans nom, arraché à son monde, emprisonné alors qu'il n'avait que 7 ans, privé de sa famille, seul dans la terrible nuit d'une tour moyenâgeuse.

Le journal de Cléry :

Parmi les ouvrages anciens, le « Journal de ce qui s'est passé à la Tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, Roi de France », est présenté dans son édition de 1814.

Madame Royale :

Une estampe « Échange des députés prisonniers en Autriche, le 20 frimaire an 4^o de la République », montre Madame Royale descendre de son carrosse à Huningue.

Bref rappel historique :

L'échange de Marie-Thérèse contre des prisonniers français est proposé par Carnot au Comité de Salut Public, le 12 messidor an III, (30 juin 1795). A Paris, dans la nuit du 27 au 28 frimaire an IV (18 au 19 décembre 1795), Benezech, alors ministre de l'Intérieur, se présente à la porte de l'enclos du Temple. Marie-Thérèse attend. Elle est entrée dans la terrible Tour par une chaude soirée d'été. C'était trois ans auparavant. Elle en sort par une glaciale nuit hivernale. A quoi pense-t-elle ? Que vit-elle ? Ces émotions là ne s'écrivent pas. Jamais elle ne reverra ses parents. Elle est orpheline. Elle a 17 ans.

Elle quitte la France pour longtemps, accompagnée par Madame de Soucy et son fils, Hùe, Gomin, le capitaine



Méchain, Catherine Varenne, sa femme de service, le rôtiiseur du Temple Meunier, le porte-clefs Baron, Coco, le petit chien de son frère et... un magnifique trousseau confectionné par mesdames Clouet, Garnier et Fouel, trousseau qu'elle refusera d'emporter à Vienne.

Huit prisonniers français, dont Drouet, Camus, Bancal, Quinette et le général de Beurnonville, attendent à Riechen, près de Bâle. Madame Royale ne doit pas les rencontrer. Drouet ! L'homme de Varennes !

Elle arrive à Huningue le 24 décembre à 6 heures du soir, devant l'Hôtel du Corbeau. (La date du « 20 frimaire » indiquée sur l'estampe est donc inexacte) et rédige un récit de son voyage pour Madame de Chanterenne.

Le lendemain, la fille de Louis XVI passe la frontière de son pays et approche des confins de Bâle, escortée par la maréchaussée locale. Il pleut. Les chemins sont à ce point détremés que le secrétaire de l'ambassade de France, Bacher, propose de la transporter dans un fauteuil jusqu'à une maison de campagne prêtée par un certain Monsieur Reber au prince de Grave. Mais elle, vive et légère saute de la voiture sans attendre... Ensuite, ce sera Vienne, le mariage avec son cousin d'Angoulême, un bien triste destin...

Souvenirs de la Princesse de Bourbon Condé :

Des lettres autographes que la duchesse d'Angoulême lui a adressées, un cordon de montre et gland faits avec ses cheveux...

Mohilof, symbole de fidélité :

20 mars 1804, le duc d'Enghien est conduit au château de Vincennes. Il a été enlevé, en toute illégalité à Ettenheim et « jugé » à 2 heures du matin, le 30 ventôse an XIII de la république, par un « tribunal » improvisé qui ne saura même pas se référer à un quelconque article de loi pour légitimer sa sentence. De toute façon, la tombe est déjà prête dans les douves du château. Le duc n'est pas arrivé seul. Un petit carlin, Mohilof, l'a suivi depuis Ettenheim, en traversant le Rhin, dit-on, à la nage alors qu'il était repoussé à coups de bottes de l'embarcation qui emmenait son maître vers la France.

Mohilof, c'est Charlotte de Rohan-Rochefort qui l'a offert à celui qu'elle considère comme son fiancé, malgré l'opposition du prince de Condé, grand-père du duc d'Enghien, qui assimilait leur éventuel mariage à une mésalliance.

Charlotte est née le 25 octobre 1767, son oncle et parrain n'est autre que le cardinal de Rohan, celui de l'affaire du collier. Le cardinal avait émigré en Allemagne où il possédait le château d'Ettenheim à l'orée de la Forêt Noire, sur la rive droite du Rhin. C'est là que le duc d'Enghien rejoint la femme qu'il aime et c'est là que le destin le rejoint. Mohilof voyage avec lui, partage ses derniers repas et sa dernière nuit. Il est là, dans les fossés de Vincennes, tout à côté. Au dernier moment, juste avant que le peloton d'exécution obéisse à l'ordre de tirer, le duc l'écarte, puis, il s'effondre. Louis Antoine Henri de Bourbon, duc d'Enghien était né à Chantilly, le 2 août 1772, n'avait que 32 ans.

Le petit carlin reste seul dans cette nuit tragique, hurlant à la mort autour d'une sépulture hâtivement refermée. Madame Harel, épouse du gouverneur de Vincennes l'a recueilli puis l'a donné au marquis de Bethisy, compte tenu que la police avait refusé d'accorder satisfaction à Charlotte de Rohan qui le réclamait.

L'histoire de Mohilof est si touchante qu'il est immortalisé par le peintre Carle Vernet. Cassas en a réalisé la lithographie.

Le Musée des Bénédictines de Vauhallan conserve bien d'autres souvenirs : Le duc de Berry, le duc de Bordeaux ne sont pas oubliés, ni la duchesse d'Orléans représentée par un charmant portrait.

4. La boutique

Incontournable dernière étape de notre visite : La boutique.

Côté librairie : Il faut absolument emporter la brochure historique sur « L'abbaye Saint Louis du Temple ». Elle ne coûte que 4€. Sinon, vous choisirez parmi les livres religieux ou historiques celui que vous ne possédez pas encore. Prenez aussi cette grande enveloppe contenant huit reproductions du Temple. La librairie propose également un bon choix de cartes postales.

Côté souvenirs : Objets pieux, chapelets, statuettes, bougies parfumées...

Mais aussi : savonnettes, crèmes, shampoings, confitures, gâteaux secs, sirops... Eh oui ! La variété surprend !

5. Conclusion provisoire

Retour vers Paris, le temps d'échanger encore quelques nouveautés sur l'énigme qui nous rassemble, commenter notre promenade-découverte et rêver à d'autres projets de voyages... car les voyages organisés par le Cercle n'ont jamais déçu leurs participants.

Alors, tous nos compliments, toute notre gratitude à notre Présidente qui, avec l'aide de notre secrétaire Édouard Desjeux, nous a offert cette journée de mai 2011.

Nota : Nos adhérents qui n'ont pu nous rejoindre ce 21 mai, pourront trouver sur notre site Internet le compte rendu illustré complet de la journée (rubrique Activités / Conférences-Voyages).

3. LES RECHERCHES

1. Le témoignage de la citoyenne Simon authentifié

Introduction par Laure de ta Chapelle

Notre archiviste généalogiste en titre, Christian Crépin, nous présente une recherche bien ciblée sur un des témoignages marquants de la citoyenne Simon à la police en 1817.

Il s'agit d'une de ses cousines, portière place Vendôme. Personnage imaginaire, destiné à impressionner ses interrogateurs, ou témoin réel de rencontres inscrites dans sa mémoire ? Son récit comporte une ou deux inexactitudes, inévitables après plusieurs années ; mais il faut souligner que la citoyenne se rappelait mal les années écoulées,

puisqu'elle certifia que le Dauphin avait été enlevé le jour « où les papiers publics avaient annoncé son décès », en juin, ce qui est exact, mais six mois après son départ du Temple, c'est à dire en 1794 et non en 1795.

Quant à l'administration dont parle la veuve Simon, il s'agit, après vérifications, du ministère de la Liquidation de la Dette Publique, dirigé par Dufresne de Saint Léon, qui après une courte arrestation, dut émigrer jusqu'en thermidor de l'an II. De retour d'émigration, il passa du n°15 au n°9 de la place Vendôme. Ce fut l'oncle d'un faux dauphin connu, Auguste Dufresne, rebaptisé Jean Jacques Dufresne par la police de la Restauration.

(Pour plus de détails sur Dufresne, son neveu et son ministère, je joins l'article paru dans le comptere rendu du 15 mars 2003, écrit avec Michelle Védrine)

Et maintenant, place à la passionnante étude de Christian Crépin.

2. La portière de la place Vendôme était elle la cousine de la veuve Simon ?

par Christian Crépin

Lors de sa comparution au Ministère de la Police du 16/11/1816 la veuve Simon disait ceci « qu'ayant une cousine portière d'une maison place Vendôme occupée par une administration dont les propriétaires avaient émigré, elle a eu par cette portière des nouvelles du Prince ; qu'elles étaient convenu ensemble d'un mot de convention pour se faire connaître sans qu'un tiers présent put savoir ce qu'elles disaient, si l'enfant était bien ou mal portant qu'elle ne peut dire comment sa cousine portière pouvait être au courant des nouvelles du Prince ; mais qu'elle croit que c'était par des lettres de ses anciens maîtres avec qui elle correspondait ; qu'elle ne peut faire confirmer ce qu'elle avance par le témoignage de sa parente décédée depuis cinq ou six ans ». ¹

Afin de retrouver cette cousine portière place Vendôme il nous suffit d'examiner le registre de la table des déclarations de décès du bureau de l'enregistrement du 1^{er} arrondissement de Paris de l'époque correspondant à la place Vendôme et chercher les décès au nom **Aladame** puisque la Veuve **Simon** était née Jeanne Aladame où nous trouvons ceci : « Aladame Marie Geneviève 104 Place Vendôme décédée le 22 frimaire an 13 âgée de 62 ans. Héritiers Jacques **Bompard** son mari concierge à la liquidation et son fils même demeure. Déclaration de succession le 10 Messidor an 13 acquittée le 13 Messidor. » ² Le 10 messidor an 13 correspondant au 29 juin 1805. en 1816 il y avait 11 ans que Marie Geneviève était décédée et alors on pourrait penser que ce n'est pas elle qui est cousine de la veuve Simon puisqu'elle dit que sa cousine est décédée depuis 5 ou 6 ans. Il y a donc entre 5 à 6 ans de différence mais cela fait partie des erreurs de datation dans la majorité des témoignages car la mémoire est sélective et mon expérience de 50 ans de généalogie fait qu'on constate dans les registres paroissiaux de telles différences quant à l'âge des décédés dans les actes de sépultures.

Dans la seconde reconstitution de l'état civil après l'incendie de 1871 de l'hôtel de ville de Paris se trouve un extrait de l'acte de mariage du 4/11/1775 à la paroisse Saint Benoît de Paris :

« Jacques Bompard bourgeois de Paris fils majeur des défunts Guillaume et Suzanne **Arifond** demeurant Rue des Capucines de la paroisse de La Madeleine La Ville l'Évêque avec Marie Geneviève Aladame fille majeure de défunt Antoine et de Madeleine **Coulon** demeurant Rue Saint Jacques de la paroisse Saint Benoît en présence de... Antoine Charles Aladame son frère demeurant au Bordet paroisse de Saint Etienne du Mont et François Aladame aussi son frère demeurant même rue et paroisse. ... » ³

Sous l'ancien régime la pratique des contrats de mariage était beaucoup plus fréquente que de nos jours même si les futurs mariés étaient d'origine modeste car les conditions de vie étaient rudes et le moindre bien était indiqué. On voit par exemple dans les inventaires après décès des chaises à rempailler, des palots de bêche rouillés sans manche, des pots de chambre troués car tout avait une valeur à l'inverse de notre société actuelle de consommation. Marie Geneviève demeurant rue Saint Jacques et le notaire Jean Pierre de La Frenaye ayant son étude dans la même rue, le couple **Bompard-Aladame** a eu un contrat de mariage le 3/11/1775 chez ce notaire ⁴. Ce contrat nous apprend que la mariée était ouvrière en linge et que son père était bourgeois de Paris et que sa mère habite au Bordet paroisse de Saint Etienne du Mont mais le contrat ne nous donne pas d'autres parents du côté de la mari.

Ainsi Marie Geneviève Aladame a deux frères Antoine Charles et François (d'après l'acte de mariage) demeurant avec leur mère Marie Madeleine Coulon (d'après le contrat de mariage) demeurant en novembre 1775 au Bordet (actuelle rue Descartes). Afin de pouvoir poursuivre notre recherche nous allons voir les Aladame répertoriés dans les rems des cartes civiques et nous trouvons un Aladame Antoine âgé de 62 ans en 1793 qui habitait précédemment rue Bordet étant né à Fontenay sous bois et un autre Antoine Charles de 48 ans qui est né aussi à Fontenay-sous-Bois. Ce sont certainement les frères de Marie Geneviève. Nous avons vu précédemment que Marie Geneviève était âgée de 62 ans lors de son décès du 29/6/1805 ce qui la fait naître vers 1743. Par conséquent nous recherchons à Fontenay-sous-Bois l'acte de baptême de Marie Geneviève et nous le trouvons au 14/02/1743 ⁵. Et puis le 8/1/1729 dans la même commune de Fontenay le mariage d'Antoine Aladame avec Marie Madeleine Coulon. L'acte de mariage indique que le marié âgé de 27 ans a été baptisé le 19 /03/1701 ⁶ à Saint Germain Beaupré (dans la Creuse) et est fils de défunt André Aladame et de défunte Marie **Delot** et que son frère Fiacre Aladame de la paroisse Saint Etienne du Mont assiste au mariage ⁷

Or la Veuve Simon, née Marie Jeanne Aladame, s'était mariée le 20/5/1788 à la paroisse Saint-Côme de Paris avec Antoine Simon, couple qui devint géolier de Louis XVII au Temple. Elle était fille de Fiacre Aladame charpentier et de

¹ Archives Nationales F/7/6806 dossier 1366 pièce 8

² Archives de Paris DQ8/17 N°2

³ Archives de Paris V.5E Mariage 11 Bompard

⁴ Archives Nationales Etude XLW820

⁵ Archives départementales du Val de Marne registre des BMS de Fontenay sous bois (en ligne sur internet)

⁶ Dépouillement des archives de la Creuse pour Saint Germain Beaupré en ligne sur internet (www.gendep23.org)

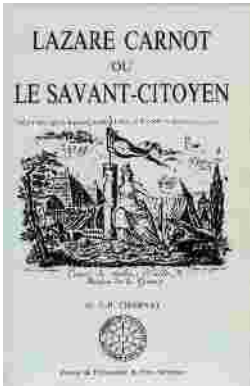
⁷ Archives départementales du Val de Marne registre des BMS de Fontenay sous bois (en ligne sur internet)

Reine Geneviève Aubert. Elle est née le 25/6/1746 à Paris paroisse Saint Etienne du Mont ¹

Ainsi Antoine Alexis Aladame marié avec Marie Madeleine Coulon (dont la fille est Marie Geneviève Aladame portière à la Place Vendôme) est le frère de Fiacre Aladame marié avec Reine Geneviève **Aubert** (dont la fille est Marie Jeanne Aladame mariée avec Antoine Simon le géôlier du Temple). Marie Geneviève Aladame, femme Bompart, et Marie Jeanne Aladame, Veuve Simon, sont cousines germaines. Je ne reviendrais pas sur le bâtiment de la « Liquidation de la dette » où le mari de Marie Geneviève était concierge qui a été développé dans un compte rendu du Cercle du 15/3/2003 par Laure de la Chapelle et Michelle Védrine. La Place Vendôme s'appelait avant Place Louis Legrand ou des conquêtes et Place des Piques. Le Bâtiment de la Liquidation situé au N° 9 actuel est l'ancien hôtel de Villemaré puis Joubert trésorier général des Etats du Languedoc ². Il portait le N°21 le 6/2/1793. Puis le 23 vendémiaire an IX la liquidation alla à la maison nationale qui est l'Hôtel de Bourvallais au N°13 actuel (siège du Ministère de la Justice) ³. Il portait en 1805 le N° 104.

Nous pouvons ainsi déduire de ce témoignage que la Veuve Simon se trompe pour la date de décès de sa cousine comme elle s'est trompée pour situer la date de l'évasion ce qui est inhérent dans presque tous les témoignages mais qu'on peut faire confiance à sa déclaration à la Police.

3. Quelques aspects des pouvoirs militaires de Lazare Carnot par Marcel Huwaert



Si Lazare Carnot a joué probablement un rôle prépondérant dans l'affaire Louis XVII, c'est qu'il a possédé un certain nombre d'atouts majeurs pour exercer une influence décisive sur le Comité de Salut Public.

Quelle fut son ascension dans l'organisation militaire de la France de 1793-1794 ? Je reprends un article du Colonel Jean-Louis Reynaud et du Lieutenant-colonel Pelissier figurant dans l'ouvrage « Lazare Carnot ou le savant-citoyen »⁴. Sachons que Carnot devint Commissaire de la Convention pour le Nord-Pas de Calais ; car la Convention, sur le rapport de Carnot, décréta le 9 mars 1793 l'envoi de 82 Commissaires dans les départements et va créer un Tribunal Criminel Extraordinaire, sans appel et sans recours au Tribunal de Cassation, pour le jugement de tous les traîtres, conspirateurs et contre-révolutionnaires. Le collègue de Carnot fut **Lesage-Senault**. Donc Carnot ira au « charbon », car le Nord-Pas de Calais est envahi par les troupes autrichiennes du Prince de Cobourg. Ce ne fut pas pour Carnot une tâche facile.

Voici résumé par les auteurs pré-cités le rôle de Carnot :

Une concentration des pouvoirs voulue par le Comité de Salut Public et imposé par la nécessité. Carnot est appelé au Comité le 14 août 1795. Ce n'est qu'après la loi du 4 décembre que le comité obtient les pleins pouvoirs (14 frimaire an II).

1. Quelles furent les mesures édictées par Carnot ?

Les généraux doivent une obéissance absolue au Comité de même que le ministre qui n'est plus qu'un exécutant. Carnot va posséder une main-mise absolue sur la gestion militaire y compris celle des généraux (avancement, mutation, nomination et destitution le cas échéant).

2. L'importance capitale des représentants en mission dans l'organisation militaire :

Ceux-ci sont investis de pouvoirs illimités. Ils exercent les fonctions de surveillance dans tous les domaines ; ils ont l'impunité. « A partir de mai 1794, la correspondance entre Carnot et les représentants est directe, constante et presque quotidienne. Les lettres officielles lui sont adressées ». On demande aux généraux de ne pas considérer les représentants comme des surveillants investis de pouvoirs importants, mais de collaborer avec eux (il faudra un ordre personnel de Carnot pour l'affectation de Jourdan). Carnot va donc exploiter le rôle assigné à ces représentants de la Convention pour s'accaparer de personnages militaires importants.

« Le gouvernement, maître de la politique extérieure, sait seul comment doit intervenir la diplomatie dans les plans de guerre à élaborer. Ceux-ci sont rédigés par le **Comité Militaire** où Carnot a su s'entourer de collaborateurs éminents tels d'Arçon (un ami de Carnot) ou Laffite-Clave.

3. Le succès de Carnot :

« Sa stratégie est basée sur l'offensive à tout rompre, rejette le système de défense en ligne, concentre les moyens et assure la mobilité des troupes. Il maintient la défense des places fortes conquises car il économise des forces. Mais il reste humain ; il ne fait pas exécuter des populations. Il est pragmatique, psychologue et attache de l'importance à l'environnement humain.

En 1794, Carnot va réussir à chasser les Autrichiens, reconquérir le Nord-Pas de Calais et s'emparer de la place stratégique de Valenciennes. De plus, son ministère sera truffé d'hommes à lui issus de sa Bourgogne natale. Grâce à des liens antérieurs, il parviendra à s'enfuir de la France le 18 fructidor. Pourchassé par le Directoire, il trouvera refuge en Suisse (Genève, Nyon, Yverdon, Bonstetten) pour atteindre Augsbourg, fief royaliste.

4. Carnot et ses vues politiques :

Le Chef de Bataillon Alain Bernède, chef du cours d'histoire militaire à l'École Spéciale Militaire de Saint Cyr-

¹ Archives de Paris

² Hillairet J. Dict. hist. des rues de Paris ; La place Vendôme. Art, pouvoir et fortune 2002

³ Wikipédia

⁴ *Lazare Carnot ou Le Savant citoyen* : actes du colloque tenu en Sorbonne les 25, 26, 27, 28 et 29 janvier 1988 / par Jean-Paul Charnay ; Claude Albert. et al. ; avec une allocution de Michel Debré. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, [1990]. 671 p.

Coëtquidan, écrit ce qui suit :

« Rompre la coalition en détachant les Anglais des continentaux ; pour cela il faut ménager les Prussiens, intimider les Espagnols, traiter avec les uns et les autres. Le problème est que les succès n'ont ni écrasé les l'adversaire, ni acculé le gouvernement à la négociation.

Carnot travaillant en équipe, assurant la liaison des auteurs les plus divers du passé, du présent et du Comité de Salut Public, travailleur méthodique, voyant tout, reprenant tout, rédigeant lui-même dans un énorme travail de Cabinet, etc. ... »

5. En conclusion :

Je reprends quelques phrases de Jacques-Henri Robert, Docteur en Histoire (cf. Lazare Carnot ou le Savant Citoyen) :

« Carnot se donna à lui même le rôle que la postérité lui a laissé, c'est-à-dire le rôle d'un patriote, qui a consenti à siéger un instant aux côtés de Robespierre, se Saint-Just pour sauver la France par ses combinaisons militaires et secrètes, et non pour partager la fureur de ces "dictateurs" et qui ne voulut concourir qu'à des projets constitutionnels et non à des actes de terrorisme ».

Si Carnot fut bien "l'organisateur de la victoire", j'ajouterai personnellement "l'organisateur de plusieurs victoires".

4. **Monsieur de La Varende et la survivance de Louis XVII**

par Jean-Pierre Gautier

1. Avant propos :

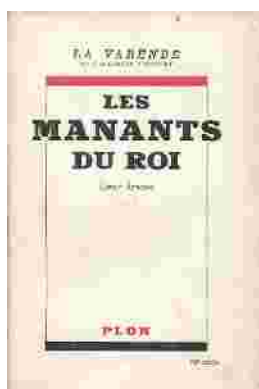
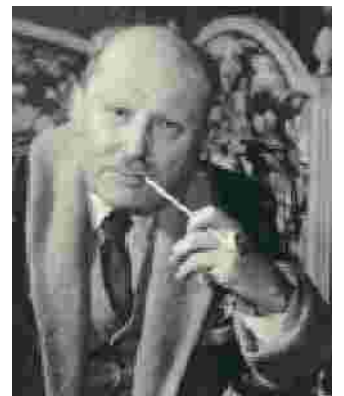
On entend souvent ces derniers temps parler du goût prononcé de nos contemporains pour l'Histoire alors que l'Éducation Nationale dans ses nouveaux programmes s'efforce de gommer tout ce qui a fait les valeurs et la gloire de la France en remplaçant la Geste de tant de siècles par un exotisme exacerbé destiné à préparer les jeunes esprits à vivre dans un contexte mondialiste idéalisé.

Malheureusement, et c'est là aussi une leçon de l'Histoire, la nature humaine étant ce qu'elle est, le mythe de la concorde universelle sera toujours contredit par la réalité. Il n'en demeure pas moins que beaucoup de lecteurs se tournent de plus en plus vers l'étude du temps passé, que ce soit par nostalgie, dégoût d'une actualité médiocre ou par simple curiosité. Les « docteurs de la loi » diront avec une once de mépris que ce lectorat de borne à l'Histoire événementielle, anecdotique, en un mot « la petite histoire », tandis qu'eux planent dans la grande histoire avec un H majuscule, se délectent des métamorphoses du temps long, s'emperlifocotent de statistiques, rédigent des milliers de pages pour aboutir à des lieux communs. Pour donner plus de poids à leurs doctes travaux ils veulent à tout prix faire pénétrer les mathématiques dans les sciences humaines et particulièrement l'Histoire sans pour autant obtenir des résultats mirifiques de cette union arbitraire. Si l'on pouvait mettre en équations Louis XIV, Napoléon ou le Général de Gaulle, quel grand pas on aurait fait dans l'explication du monde ! Pour nous, modestes chercheurs, l'intérêt est tout autre et nous avons à la fois la chance et les difficultés de nous intéresser à un des plus grands mystère de l'Histoire de France :

La question Louis XVII.

Nous savons que de multiples livres ont été publiés à ce sujet et que la question du destin du petit Louis XVII n'est pas encore complètement résolue, mais outre la solution qui n'a pas encore été trouvée, il existe un champ très large tant culturel qu'artistique qui reste encore à explorer. Dans ce domaine les oeuvres de grands écrivains peuvent nous apporter des indications précieuses sur leurs préoccupations à ce sujet et par là contribuer à cette étude des mentalités fort à la mode aujourd'hui.

Dans cette perspective nous sommes amenés à réfléchir sur un travail de Monsieur de La Varende qui figure dans son roman intitulé : *Les Manants du Roi*. Cette nouvelle intitulée **Fidélité - 1850**, traite d'un faux Dauphin et d'un contexte aristocratique autour de sa personne qui n'est pas sans rappeler une certaine réalité historique de l'environnement de Richemont ou de Naundorff. Les personnages principaux du récit, M et M^{me} de La Haye peuvent, comme ceux des autres chapitres, être qualifiés de Manants du Roi, Manants non pas au sens donné par Larousse et consorts de vilain, roturier etc mais au sens étymologique du mot tiré du latin manere qui signifie demeurer. Les Manants du Roi ce sont pour M de La Varende, ceux qui sont restés fidèles au Roi, à la Monarchie, après tant de vicissitudes depuis la rechute de 1830 jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle. Ces textes sont très émouvants, non seulement pour les lecteurs qui n'ont connu ni l'époque, ni les lieux, ni le genre de personnages évoqués, mais par contre pour ceux qui ont eu le bonheur de les approcher ils peuvent évoquer des souvenirs parfois douloureux, mais combien précieux, du genre de ceux qu'on souhaite emporter avec soi lors de la traversée du Styx.



2. Résumé de la nouvelle :

Un couple d'aristocrates M et M^{me} de la Haye pour conforter la santé de leur fils très chétif le confient à une cousine à Jersey et vont bientôt le rejoindre dans cette ile non sans essuyer une horrible tempête. Malheureusement l'enfant va rapidement dépérir et finira par trépasser lors d'une autre tempête. Ils ont encore une fille restée en France, pensionnaire aux Dames du Sacré Cœur mais qu'ils ne font pas revenir à cette occasion par peur des dangers du voyage en mer et qui de toutes façons ne serait pas revenue à temps. Par contre, dans leur grande douleur, ils reçoivent une dépêche qui va les combler de joie. Elle est signée de Louis Charles, duc de

Normandie qui leur fait part de sa compassion.

Suit une longue digression sur leurs opinions politiques. Leur fille Bathilde va sortir de son couvent et les rejoindre. Mais bientôt Jersey ne conviendra plus à cette demoiselle belle et romantique. Intervient alors une dame de la Croix-Ricard, personnage douteux qui assure la liaison entre les de la Haye et le Prince et qui finit par emmener la jeune fille avec elle. Pendant des mois ils la croient au milieu des mondanités quand ils reçoivent un appel au secours. Leur fille va très mal. En fait elle va mourir en couches en donnant naissance à un fils. Le père n'est autre que le fils du prétendant Bruston. Les pauvres de la Haye qui se sentent déshonorés d'un côté et honoré d'un autre, pensant à la lignée de leur petit fils qu'on appellera bien entendu Louis. Du reste M de La Haye a révélé au Bailli la noble origine supposée du petit et à partir de là les grands parents recommencent à recevoir et à se mêler avec la société de Jersey. Mais coup de théâtre, arrive une lettre de l'archevêché de Paris qui leur apprend que le prétendant Bruston, sur son lit de mort, s'est confessé et a avoué qu'il n'était qu'un imposteur. Plus dure est la chute mais M de La Haye a le courage d'avouer cette imposture au Bailli et ensuite d'inciter son petit fils à dire tous les jours un « Je vous salue Marie » pour le Roi de France. Mais pour qui ? Pour Monseigneur le comte de Chambord qu'ils ont fini par rallier après tant d'épreuves. C'est la fidélité au Roi qui finit par triompher.

3. *Une critique bienveillante du Survivantisme :*

A travers une trame romanesque, des touches littéraires impressionnistes que n'aurait pas désavoué Barbey d'Aurevilly qui lui aussi a utilisé ce procédé parfois avec outrance, on peut noter une certain nombre d'indications qui nous ramènent directement à la **question Louis XVII**.

A travers les personnages de M et M^{me} de La Haye La Varende résume en peu de mots cette conviction, voire doctrine, du Survivantisme qui a du reste subsisté jusqu'à nos jours :

Car ces gens étaient plus légitimistes que leurs rois. Ils n'admettaient pas l'empereur; n'avaient pas agréé Louis-Philippe, ni le comte de Chambord. Ils avaient nié Charles X, honni Louis XVIII; M. et Mme de La Haye ne croyaient qu'à la *Survivance*. Pour eux le seul monarque était Louis XVII, celui qui avait été enfermé sous le nom de Louis-Charles, duc de Normandie et dauphin, puis sauvé du Temple dans un cheval d'osier; attendu, reçu, reconnu par Charette, et qui dissimulait aujourd'hui sa royale infortune, sous le personnage de Bruston, ancien bijoutier de Corbeil.

En nous traçant avec empathie le portrait de ces aristocrates Monsieur de La Varende ne fait rien moins que nous résumer une tendance Royaliste qui dure depuis la trop fameuse catastrophe et qui se nourrit du problème non résolu du destin du petit Roi Louis XVII. Beaucoup de ceux qui se sont inscrits dans cette perspective ont partagé les opinions qui nous sont exposées.

L'Empereur Napoléon I^{er} ne fait pas oublier le révolutionnaire Bonaparte bien qu'il ait eu le mérite comme il l'a dit lui-même de désouiller la révolution. Louis XVIII est honni. Pourquoi ? Si Louis XVII vit toujours, c'est aussi un usurpateur et bien des royalistes ont mal mesuré l'étendue de ses véritables talents d'homme politique en retenant surtout ses manœuvres, s'il ne s'agissait pas d'un prince, nous dirions ses manigances, pour accéder à un trône qui lui a convenu beaucoup mieux qu'à son malheureux frère Louis XVI, le Roi-Martyr ou à son plus jeune frère, le futur Roi Charles X aussi illégitime que le comte de Provence dans l'optique survivantiste. Louis-Philippe non plus n'avait pas été agréé. Fils du régicide Philippe-égalité, séide du douteux La Fayette, promu Roi par l'émeute et non pas par le Sacre et se souciant du Droit Divin comme d'une guigne, ayant eu tout de même le mérite d'étendre la conquête de l'Algérie initiée par Charles X et liquidée par la république. La Varende ne mentionne pas Napoléon III car il date son récit de 1850, avant le début de ce règne salvateur pour qui il éprouve une certaine dilection. On lui doit du reste une étude plus récente dans une revue historique « Napoléon III, dernier Roi de France » qui résume bien son opinion très favorable à ce monarque.

4. *Fidélité et naïveté :*

Il n'y a que la foi qui sauve et dans la peinture de ses personnages La Varende place une dimension que l'on retrouve constamment dans les biographies des divers prétendants, à savoir le soutien non seulement moral mais surtout financier. Sur cette notion de soutien on trouvera bien des traces dans l'ouvrage précieux de Monsieur Hamann « *Louis XVII et les 101 prétendants* ».

Le modèle du prétendant Bruston issu de l'imagination de La Varende souligne bien cet aspect constant et enl'occurrence malhonnête qu'on a pu reprocher surtout à Richemont.

Bruston avait confondu Naundorff, imposé silence à Richemont et, sans colère, avec une obstination consciencieuse, réclamait son nom, assurait mélancoliquement qu'il était le vrai dauphin. Il vivait dans un loisir récent, mais plein de dignité, depuis que certains fidèles venaient à son aide, sans générosité pour la plupart, sauf M. de La Haye qui chaque semestre lui envoyait le quart de son revenu... tout simplement.

En soutien de ces multiples prétendants on trouve beaucoup de nobles comme Madame la comtesse d'Apchier pour Richemont et beaucoup d'ecclésiastiques facilement dupés. Pour Naundorff les soutiens venaient d'encore plus haut, rien moins que la Cour de Hollande !

Dans ce domaine illusoire, l'idéalisme d'une grande cause masque le croc à finances des escrocs dont Thémis a eu souvent à se préoccuper. Avec ce Bruston héros de roman, La Varende ne nous laisse pas sur notre faim et par le biais d'une confession tardive nous révèle son escroquerie, ce qui ne semble guère compatible avec le secret de la confession mais qui s'apparente avec une licence littéraire bien pratique. A part le fait de se faire entretenir, Bruston, qui a pourtant le type Bourbon et une certaine marque corporelle de cette illustre famille et qui n'hésite pas à arborer le ruban bleu sur une redingote ce qui le fait ressembler encore plus à Louis XVI et suscite encore davantage l'adhésion de ses partisans, est resté un homme simple poussant la bonhomie jusqu'à épouser une petite bourgeoise et renonçant par là à toute prétention quant à un règne effectif. Ce personnage dans sa dimension de modestie et toute malhonnêteté à part nous fait penser à un autre prétendant qui nous a quittés il y a peu et nous a laissé le souvenir d'un partisan convaincu mais aussi d'un honnête homme.

5. La sanction divine confortant la Légimité :

Les tenants de l'évasion de Louis XVII se sont souvent efforcés tout naturellement de voir dans les malheurs qui ont affecté sans cesse notre malheureux Pays une sanction contre les usurpateurs à leurs yeux. C'est ce que pensent très sincèrement les de La Haye.

Et leur foi augmentait encore leur malaise personnel. Quelle explication abominable de l'histoire! Effroyable imposture des rois! Les lys avaient refleuris sur un fumier sanglant; leur candeur sortait d'un noir mensonge. Nul châtement ne devait être assez dur. Le meurtre de Berry? Mais le Seigneur tenait le poignard de Louvel! L'exil de Charles X? Justice immanente! L'accident affreux du beau jeune duc d'Orléans et la stérilité prédite au comte de Chambord? Justice! Justice de Dieu!

L'imposture des rois Louis XVIII et Charles X étant d'avoir usurpé le trône en lieu et place de Louis XVII est sanctionnée par la justice divine. Son châtement c'est le meurtre du duc de Berry et Louvel n'est que l'exécuteur des volontés du Seigneur qui punit aussi Charles X par l'exil, Louis Philippe par l'accident mortel de son fils le duc d'Orléans et par la stérilité le pauvre comte de Chambord qui n'en peut mais !

6. La pauvre Madame de Tourzel :

Cette dame admirable, après avoir subi la mort prématurée de son mari, les horreurs de la trop fameuse catastrophe, les angoisses de la Tragédie de Varennes, devait encore subir un qualificatif injustifié et c'est ce qui est très étonnant venant de La Varende qui d'habitude a toutes les indulgences du monde pour ses hobereaux.

Il s'agit en fait d'un problème récurant qu'on trouve dans tous les récits autour des faux dauphins présumés celui de leur reconnaissance tardive après bien des années par un certain nombre de personnes ayant séjourné à Versailles principalement et en particulier à la Cour comme Brémond ou Madame de Tourzel ou en d'autres lieux également comme par exemple la veuve Simon au Temple. Il est évidemment facile de nier systématiquement tous ces témoignages en invoquant le grand âge de ceux qui les ont portés ou en réfutant leur contenu même, ce qui n'est du reste pas très encourageant quant à la résolution de la question Louis XVII. La prudence s'impose en la matière même si certains aspects ont été résolus comme par exemple la mythe de l'évasion dans un cheval de bois, grâce à Madame de La Chapelle.

« **Madame de Tourzel**, *maman Tourzel*, croyait en Bruston, qui lui aurait révélé des particularités connues d'eux seuls. Il est vrai que Naundorff en avait fait autant et que cette vieille folle, arrivant à ne plus savoir lequel était son dauphin, souffrait d'horribles perplexités ».

Pour nous, ce qui nous plonge dans d'horribles perplexités c'est que La Varende traite Madame De Tourzel de « vieille folle », cédant ainsi à une certaine facilité d'écriture partagée par beaucoup d'écrivains de son temps comme Rebatet par exemple dans son Histoire de la Musique qui éreinte en le traitant de vieillerie Grétry et son air à jamais fameux et émouvant de 'Oh Richard, Ôh mon Roi de son opéra Richard Cœur de Lion. Quant au surnom de Maman Tourzel, il nous semble moins authentique que celui de « Madame Sévère ». La meilleure formule pour caractériser Madame de Tourzel est la dernière phrase de la préface de ses Mémoires par Jean Chalon : « *C'est une âme forte avec toutes ses vertus que décidément nous renonçons à compter !* »

7. Conclusion :

Si cette petite étude pouvait inciter à la lecture non seulement des Manants du Roi mais de toute l'œuvre de La Varende qui s'est aussi préoccupé du destin du petit Louis XVII, on en retiendrait le plus grand profit car elle porte en filigrane une grande idée. Monsieur de La Varende voulait « rester dans une hauteur égale à celles des causes débattues », et comme il a très bien accompli son projet nous vous invitons à le rejoindre.

Au grand vent de la mer ou dans les plaines de l'Ouche triste, avec ses hobereaux passionnés, ses amazones farouches, ses paysans solides, sa nostalgie d'un temps révolu dont la hiérarchie naturelle a été remplacée par une ploutocratie insolente engendrant l'envie, la haine et les troubles constants, laissez vous emporter par une grande bouffée d'oxygène comme celle qui a nourri les deux grands léopards d'or qui figurent au blason de notre Normandie.

4. ACTUALITÉS MÉDIATIVES

par Claude Julie

Demain, 16 octobre, 218^{ème} anniversaire de la mort de Marie Antoinette ! Nombreuses manifestations et cérémonies religieuses, comme chaque année. Mon émotion est toujours vive car mon anniversaire a lieu quelques heures après l'exécution de notre Reine, et aussi quelques années. Étant de retour parmi vous, j'en profite pour lui rendre un immense hommage que je sais partagé.

1. DVD :

8 **Blanc, Bleu, Rouge** : Très belle histoire d'amour sous la Révolution entre deux êtres que tout sépare. Matthieu, issu de la noblesse, dont la famille, fidèle au Roi, se range du côté des Chouans ; Judith, fille d'un riche Docteur qui participe à la révolution. L'histoire est attachante et tourmentée, tournée par Yannick Andreï, dans de splendides paysages de Bretagne.

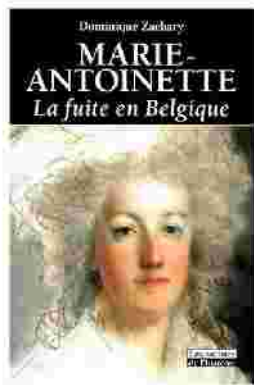
Interprètes : Bernard Giraudeau, Anne Canovas, Henri Virlojeux, Maxence Mailfort.

La mise en scène, par Claude Brulé, nous entraîne dans un tourbillon d'aventures haletantes entre la République et la Chouannerie. Une grande fresque portée par la musique celtique de An Triskell qui fait honneur à la télévision française. Coffret 2 DVD « Mémoire de la Télévision » (1981 INA - Édité en 2011 par Koba Films n° 354280 - Prix vert 24,99€).



2. Les livres :

Fort nombreux, choix difficile :

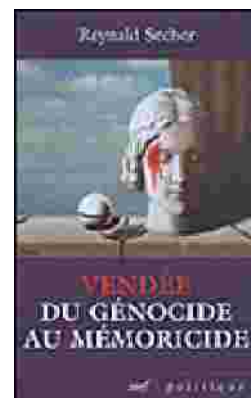


& **Marie-Antoinette : la fuite en Belgique**, par Dominique Zachary, éminent journaliste au quotidien belge l'Avenir du Luxembourg (2001, éditions Racines Lannoo). Page de couverture représentant l'émouvant portrait de Marie-Antoinette par Kucharski, 245 pages avec illustrations très intéressantes en noir-et-blanc, 9,50€.

Cet ouvrage est écrit d'une plume alerte, dynamique ; ce n'est pas une fuite, c'est une épopée, c'est « la chevauchée fantastique » !! Il ne manque plus que John Wayne. Pour conduire la famille royale en Belgique et au Luxembourg, comme le dévoile l'auteur qui s'appuie sur des recherches solides, citant plusieurs fois ce cher André Castelot. De nombreuses personnes étaient au courant du projet dont le comte de Provence, Bouillé, Madame Campan, Choiseul, Mercy-Argenteau, Goguelat, surtout Augéard, parent de Madame « Cancan ». Enfin, il fait un sort aux sottises racontées au sujet des « diamants de la Reine » ! Léonard ne transportait que quelques bijoux de faible valeur par rapport à ceux que Marie-Antoinette avait envoyés à Bruxelles. Les bijoux de la Couronne ayant été remis à l'Assemblée Nationale. Indispensable.

& **Vendée, du génocide au mémoricide**, par Reynald Sécher (automne 2011, éditions du Cerf-Politique ; prix 24€). En vente à la FNAC ou par correspondance : Reynald Sécher 3, rue de Rennes 35690 Acigné, tél. 02 99 62 29 90).

Cet historien continue à dépouiller les Archives Nationales et Départementales qui lui permettent de mettre au jour des documents exceptionnels et totalement inédits. Il démontre que le génocide de la Vendée a été conçu et mis en œuvre par le Comité de Salut Public et la Convention par Robespierre lui-même considéré comme le plus grand criminel. La conclusion permet aux français de comprendre ce qu'a été ce crime contre l'Humanité, base de tous les génocides du XX^{ème} siècle. J'ajouterai aussi à la fin du XIX^{ème} siècle, en Alsace et, surtout en Lorraine, à Pont-à-Mousson. Reynald Sécher s'insurge contre le négationnisme qui autoamnistie les criminels de guerre et leurs descendants. Je suis entièrement d'accord.



3. Expositions :

Je suis obligée de me cantonner à une seule.



Ø **Le château de Versailles raconte le Mobilier National**, du 20 septembre au 11 décembre 2011.

Cette exposition est consacrée aux collections et aux créations du Mobilier National depuis le Garde Meuble de la Couronne sous Louis XIV jusqu'à nos jours.

Le premier volet se déroule dans les appartements de Madame de Maintenon en complément de la visite des Grands Appartements du Roi et de la Reine. Il est consacré au remeublement historique du château de Versailles.

Le second volet se déroule dans les appartements du Dauphin et de la Dauphine et présente des créations contemporaines qui meublent les Palais officiels. A vous d'aimer ou non les meubles modernes, vous traverserez néanmoins ces splendides appartements difficiles à visiter.

Le catalogue est en vente au prix de 45€ (280 pages, 125 illustrations, format 244x305).

Enfin, dans le compte-rendu de notre réunion du 5 mars 2011, à propos de l'ouvrage sur Louis XIX, j'ai parlé de Louis XVI, Marie Antoinette et Louis XVIII dont les sarcophages sont déposés dans la crypte de la Basilique de Saint-Denis. Il faut bien lire Louis XVIII et non Louis XVII (le ? est une coquille).

5. J'AILU

par Renée Lescaoux

& Mon premier livre au début de l'été a été « *Autour de Madame Vigée-Le Brun* » par Mr **Hubert Royet**.

Madame Vigée-Lebrun, ayant quitté la France en octobre 1789, a passé plusieurs années à voyager en Europe et se trouvait en 1795 au Kahlenberg chez le Prince de Ligne, un ami. Le Kahlenberg était un endroit un peu rustique tout près de Vienne. C'est en fait une petite montagne, pleine de végétation, de laquelle le Roi Sobiesky c'est jeté sur les Turcs avec le succès que nous connaissons. Beaucoup de personnes voulant éviter la Révolution y avaient des maisons de campagne, notamment les Vaudreuil.

Pendant l'été, Madame Vigée-Lebrun a pris la route pour la Russie, avec sa voiture et son cocher, sa fille et la gouvernante de celle-ci. Personne ne parlait allemand et on lui a donné un petit domestique allemand, d'environ 10 ans qui était le fils du concierge de la propriété du Kahlenberg. Pour cette longue route il était important d'avoir quelqu'un qui savait parler allemand. Pendant le voyage, Madame Vigée-Lebrun parlait de Versailles, de ses amis, des événements, etc.

Installée à St Petersburg, elle croulait sous les commandes, était amie avec l'Impératrice et gagnait très bien sa vie. Elle était payée en pièces d'or, comme c'était l'usage.

Un jour, la gouvernante a surpris le jeune allemand de voler l'or de Madame Vigée-Lebrun. La police est venue, l'indélicat a été emprisonné et condamné à mort. Madame Vigée-Lebrun est intervenue auprès de l'Impératrice et finalement, le jeune voyou a été flétri sur l'épaule gauche et cette marque ressemblait à un cachet ovale. Il a été embarqué dans un bateau en partance et Mme Vigée-Lebrun n'a plus entendu parler de lui.

St Petersburg est située au bord de la Baltique. On peut débarquer à Königsberg, à Dantzig, à Stralsund, ou dans des ports bien plus petits, et partout sur ce chemin, on se trouve en Prusse.

Pour lutter contre Napo, avec la complicité de Hardenberg, trois loges maçonniques importantes fusionnent et créent le Tugendbund, c'est à dire l'Association Morale. C'est dans le Tugendbund qu'évolue le Major Schill en 1809 qui lève une petite armée pour la lutte contre l'occupant mais est finalement tué par les français. Quelques officiers sont passés par les armes et le gros de la troupe est amené à Toulon pour les galères. C'est ici que nous trouvons Naundorff qui a toujours prétendu que la marque sur l'épaule gauche était de naissance et que Madame Royale avait la même. Or, il n'en est rien.

Monsieur Royet pense que le petit domestique allemand aurait pu être Naundorff

& A la suite du livre de Monsieur Royet j'ai lu les *mémoires* du **Prince de Ligne** qui était propriétaire d'une maison sur le Kahlenberg. C'est littérairement très intéressant, il avait très bonne opinion de Marie Antoinette ce qui est rare pour l'époque, et tout comme Madame Vigée-Lebrun il ne dit pas un mot sur Louis XVII. Or, bien entendu, il a très bien connu l'enfant royal.

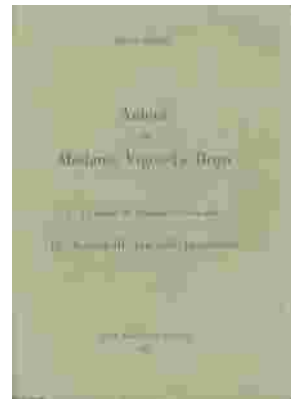
& Mon troisième livre, paru en 1974, écrit par **Paul Bertrand de la Grassière**, est une acquisition que j'ai faite sur Price Minister : « *Faux dauphin et vrai Bourbon : Naundorff* » est l'histoire du Prince de Condé, grand père du Duc d'Enghien.

A Chantilly, Condé avait des domestiques alsaciens. Celui qui s'occupait d'horlogerie, d'armes, de poudre et de pyrotechnique s'appelait Wilhelm Schutz et son surnom était Leschot. Mais je crois que l'auteur du livre se trompe. En effet, le nom de famille du personnage était sans doute « Leschot », nom typiquement suisse ou alsacien, et son surnom était sans doute « Schutz » car c'est un métier qui veut dire « arquebusier » ou parfois « chasseur » comme dans l'opéra allemand « der Freischütz ». Or là où il y avait une troupe où des moyens de défense il y avait forcément des arquebusiers chargés de l'armement et de la poudre.

Sa nièce, fort jolie personne, se nommait Johanna Naundorff. Le Prince de Condé, grand-père du Duc d'Enghien, était veuf et avait promis le mariage à la jeune femme. Quand le Prince de Condé à sollicité début mars 1785 l'autorisation de Louis XVI pour faire un mariage secret avec la jeune alsacienne, le Roi le lui a formellement interdit. Quelques jours avant l'accouchement, Condé a obligé son chapelain à célébrer un mariage clandestin. Ce mariage a été noté sur une feuille volante que le prêtre qui mourait de peur a jetée dans le feu. Tout de suite après la naissance il a établi un certificat de baptême au nom de Charles Louis Guillaume Naundorff, fils de Johanna Naundorf. Que Condé a signé : L. J. de Bourbon (Louis Joseph de Bourbon) mais Leschot a ajouté dans un allemand très maladroit la mention suivante : l'enfant baptisé ce jour est le fils légitime de Ludwig Joseph Burbong et de Johanna Naundorff et s'appelle Carl Ludwig Wilhelm Burbong. Et il a fait signer les témoins qui avaient déjà signé le certificat de baptême. Peu de temps après, Johanna Naundorff, très mécontente mais pourvue d'une somme d'or par les soins de Condé, est reparti dans son pays natal accompagné par son oncle Leschot. C'est en tout cas ce que dit l'auteur du livre. Mais nous trouvons sur Internet une variante. L'enfant de Condé et de Johanna Naundorff aurait été élevé jusqu'en janvier 1789 environ à Chantilly et à Versailles, et il serait parti avec sa mère et son grand-oncle quasiment chassé sur ordre de Louis XVI. Et rien ne prouve qu'ils soient allés en Alsace. La France et la Saxe avaient beaucoup de relations.

En Saxe ils s'installent dans un tout petit village près de Weimar mais Naundorff ne se rappelle pas le nom du village ou ne veut pas se rappeler.

C'est là que Naundorff est allé un peu à l'école pour apprendre à lire et à écrire. A 18 ans il quitté sa mère et erre un peu partout avant de décider de s'engager dans l'armée de Condé. Il n'a aucune formation et sans doute est il déjà délirant.



Au lieu de trouver l'armée de Condé (nous sommes à la fin du Consulat) il réussit à joindre le Duc d'Enghien à Ettingen et il lui raconte son histoire, plus au moins rocambolesque. Il est à l'auberge d'Ettingen et sera arrêté en même temps qu'Enghien car on le prend pour Berry. Enghien, assez intrigué par la signature sur l'acte de baptême que Naundorff lui avait montré, avait envoyé une lettre le soir même de son entretien avec Naundorff à Hardenberg pour lui demander de faire une enquête discrète dans les environs de Weimar. Quand la lettre arrivera, Enghien est déjà mort, et Naundorff qui n'est pas Berry sera oublié pendant 4 ans à Vincennes. On dit aussi qu'il était peut être accompagné par Caulaincourt. C'est depuis cette lettre que Hardenberg s'intéresse à Naundorff. Diplomate chevronné il connaît toutes les signatures des Bourbons. Pour la date indiquée, mars 1785, il n'y a que le petit Louis qui est connu. En plus, la lettre de Thugut de 1795 a intoxiqué tout le monde car l'évasion du petit Roi de la grosse Tour était un bruit, certes récurrent mais nullement prouvé. On peut dire aussi qu'il n'était pas non plus prouvé que Thugut sache réellement quelque chose. Le plus grand ennemi de Thugut était Provence qui le lui rendait bien, et l'objet de la lettre était d'empêcher Provence de se déclarer Roi de France.

En 1805, Napo exige la démission de Hardenberg, et un peu plus tard, en 1807, encore la même chose dans le cadre du Traité de Tilsit. A ce moment, Hardenberg est libre, il s'occupe du Tugendbund, d'une résistance contre Napo et il se débrouille en 1807 pour faire relâcher Naundorff de Vincennes. On lui rend son sac avec ses documents et on le met dans la nature.

C'est le moment des errances de Naundorff qui se passent en partie autour du lac de Constance, dans le Hanovre, en Saxe, en Prusse et dans la région de Berlin. Toutes les indications au sujet de Naundorff à Berlin, à Spandau, à Brandebourg sont réelles, y compris la fausse monnaie, l'incendie et divers incidents. Ces événements font écho à la magie de rites initiatiques qui ne manquent pas dans le Tugendbund. Son état mental ne lui permet pas de recevoir la lumière. Néanmoins, il faut le garder sous surveillance. Car Hardenberg a fait confisquer les papiers de Naundorff par Lecoq bien qu'il ne sache toujours pas qui il est. Mais il est persuadé qu'il ne s'agit pas de Louis XVII. Qu'à cela ne tienne, un Bourbon, ça peut être intéressant.

Naundorff est marié et les prénoms de ses trois premiers enfants sont des prénoms tout à fait ordinaires. C'est à Crossen que commenceront les prénoms de la Famille Royale.

En effet, à Crossen, Naundorff sera pris en main par Pezold, syndic. C'est Pezold qui écrira le « *récit de Crossen* » et c'est peut être Pezold, plus que Naundorff, qui a lu le « cimetière de la Madeleine », Hue et Cléry, ainsi que Madame Royale car tous ces livres ont parus en traduction à Berlin. Et Naundorff qui était sans doute fou, incapable de faire la différence entre rêve, cauchemar et réalité, a fini par se prendre pour Louis XVII.

En décembre 1808, le curé d'un petit village des environs de Weimar a fait savoir au Prince de Condé que sa paroissienne, Johanna Naundorff, était décédée et l'avait chargé de prévenir le Prince de Condé. Celui ci a immédiatement demandé l'autorisation à Louis XVIII de vouloir bien autoriser son mariage avec la Princesse de Monaco avec laquelle il vivait en concubinage depuis 10 ans. Louis XVIII ayant donné l'autorisation en ajoutant même des compliments dithyrambiques, le mariage a été célébré, en Angleterre, de nuit, trois jours plus tard.

Louis Joseph de Bourbon, Prince de Condé, décédé en 1818, est inhumé à Chantilly. Il n'est pas impossible de faire un ADN et de le comparer avec la famille de Bourbon. A défaut d'être descendants de Louis XVII, ils descendraient des Condé. Ce tout de même pas si mal.

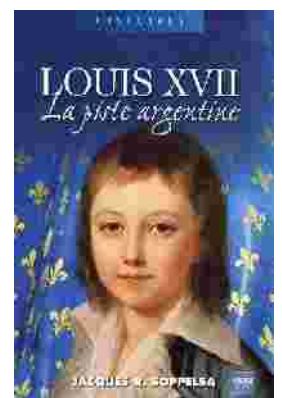
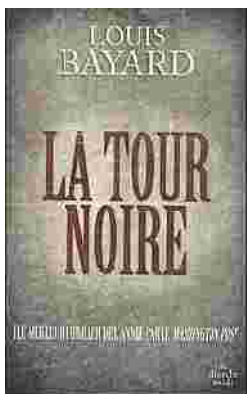
& J'ai lu aussi « *La Tour Noire* » par **Louis Bayard**. Ce livre, très « roman de cap et d'épée » n'a pas le moindre intérêt, sauf la scène de l'enlèvement de la Tour de l'enfant royale au moyen d'un cheval. Nous avons déjà longuement examiné l'impossibilité d'extraire le petit Roi de la Tour dans un cheval en carton. Mais il pourrait s'agir d'un autre genre de cheval.

J'ai trouvé la scène relatée dans le roman si intéressante que je me propose de vous faire un exposé à ce sujet lors de notre prochaine rencontre, et mon exposé sera intitulé : Le Cheval de Troie.

& Les « *Mémoires* » de Charles de Lacretelles sont également très intéressantes et instructives. Il a vécu toute la Révolution et sa rédaction relate en même temps les événements historiques et leurs implications politiques. Nous pouvons noter qu'il a activement assisté à la journée du XIII vendémiaire. Pour déclencher les hostilités contre la section Le Pelletier massée sur les marches de l'Église St Roch, Bonaparte, qui avait fait avancer ses canons par le passage du Dauphin, a envoyé Dubois Crancé dans le café chez le restaurateur Venua dont vous voyez le bâtiment au fond de la gravure pour tirer un coup de fusil en l'air à partir du 3^{ème} étage. Ce bâtiment existe toujours, il s'agit de l'Hôtel Saint Honoré rue St Roch. Napoléon a fait mitrailler les soi disant Royalistes, en fait des entrepreneurs, des boutiquiers et quelques banquiers, et a provoqué un véritable bain de sang. Le commandant Lafond de la section Le Pelletier a été tué. En récompense, Dubois Crancé, ensemble avec 4 ou 5 jacobins, a été chargé de la sécurité à Paris.

& Mon dernier livre concerne une piste que nous connaissons déjà. Il s'agit de Pierre Benoît dont Monsieur Hamann fait mention dans son livre qui concerne les faux dauphins. Pierre Benoît n'a jamais rien revendiqué. En ce sens il convient de l'exclure de la cohorte des malades mentaux bien connus à Bicêtre qui se prennent pour un Roi ou un Empereur et dont les faux dauphins font partie.

L'auteur du « *Louis XVII, la piste argentine* » Monsieur **Soppelsa**, est professeur à la Sorbonne et connaît bien son sujet en ce qui concerne la vie à Buenos Aires de l'officier de la Marine Pierre Benoît. Sans doute le professeur Soppelsa a-t-il vu des documents concernant son héros. Malheureusement nous ne pouvons rien apprendre de précis car son livre est un roman et il n'y a pas de sources. En ce qui concerne la partie de la vie de son héros qui se passe en France pendant la Révolution, cela me paraît plutôt un peu délirant ou n'importe quoi.



Mais à la fin du roman, il y a tout de même un événement très intéressant. Un an après le décès de la Duchesse d'Angoulême, notre mystérieux Docteur Lavergne se trouve à Buenos Aires et réussit à empoisonner, par de l'arsenic, l'ancien officier de Marine Pierre Benoît. Lavergne reprend immédiatement un bateau qui s'appelle « l'Arquebuse ». A son arrivée au Havre de Grâce, Lavergne est arrêté par la police de Louis Napoléon, condamné à mort et guillotiné après un procès d'une extraordinaire rapidité. Il serait actuellement impossible de trouver le moindre document concernant cette affaire.

6. QUESTIONS DIVERSES

La prochaine réunion est fixée au 26 novembre prochain.

La séance est levée à 17h10

Le Secrétaire Général

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Desjeux', with a horizontal line underneath.

Édouard Desjeux